

## Texte 6

Le silence régnait depuis quelque temps lorsqu'il fut troublé par des pas lourds qui montaient l'escalier. Les marches de bois craquèrent fortement.

« Quel butor<sup>1</sup> ! m'écriai-je. Je parie qu'il va tomber dans  
5 l'escalier. »

Tout redevint tranquille. Je pris un livre pour changer le cours de mes idées. C'était une statistique du département, ornée d'un mémoire<sup>2</sup> de M. de Peyrehorade sur les monuments druidiques<sup>3</sup> de l'arrondissement de Prades. Je m'assoupis à  
10 la troisième page.

Je dormis mal et me réveillai plusieurs fois. Il pouvait être cinq heures du matin, et j'étais éveillé depuis plus de vingt minutes, lorsque le coq chanta. Le jour allait se lever. Alors j'entendis distinctement les mêmes pas lourds, le même craque-  
15 ment de l'escalier que j'avais entendu avant de m'endormir. Cela me parut singulier<sup>4</sup>. J'essayai, en bâillant, de deviner pourquoi M. Alphonse se levait si matin. Je n'imaginai rien de vraisemblable. J'allais refermer les yeux lorsque mon attention fut de nouveau excitée par des trépignements étranges  
20 auxquels se mêlèrent bientôt le tintement des sonnettes et le bruit de portes qui s'ouvraient avec fracas, puis je distinguai des cris confus.

« Mon ivrogne aura mis le feu quelque part ! » pensais-je en sautant à bas de mon lit.

25 Je m'habillai rapidement et j'entrai dans le corridor. De l'extrémité opposée partaient des cris et des lamentations,

1. Homme grossier.

2. Voir note 11, p. 21.

3. Terme utilisé à tort par certains archéologues du XIX<sup>e</sup> siècle pour désigner les dolmens et les menhirs.

4. Bizarre.

et une voix déchirante dominait toutes les autres : « Mon fils !  
 mon fils ! » Il était évident qu'un malheur était arrivé à  
 M. Alphonse. Je courus à la chambre nuptiale : elle était pleine  
 30 de monde. Le premier spectacle qui frappa ma vue fut le jeune  
 homme à demi vêtu, étendu en travers sur le lit dont le bois  
 était brisé. Il était livide<sup>5</sup>, sans mouvement. Sa mère pleurait  
 et criait à côté de lui. M. de Peyrehorade s'agitait, lui frottait  
 les tempes avec de l'eau de Cologne, on lui mettait des sels  
 35 sous le nez. Hélas ! depuis longtemps son fils était mort. Sur  
 un canapé, à l'autre bout de la chambre, était la mariée, en  
 proie à d'horribles convulsions. Elle poussait des cris inarti-  
 culés, et deux robustes servantes avaient toutes les peines du  
 monde à la contenir.

40 « Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé ? »



Lithographie d'Andréa Mariano pour *La Vénus d'Ile*.  
 Éditions Les Bibliophiles du Palais, 1961. Droits réservés.

| 5. Ici, d'une teinte violacée.

Je m'approchai du lit et soulevai le corps du malheureux jeune homme; il était déjà raide et froid. Ses dents serrées et sa figure noircie exprimaient les plus affreuses angoisses. Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible. Nulle  
45 trace de sang cependant sur ses habits. J'écartai sa chemise et vis sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos. On eût dit qu'il avait été étreint dans un cercle de fer. Mon pied se posa sur quelque chose de dur qui se trouvait sur le tapis; je me baissai et vis la bague de diamants.

50 J'entraînai M. de Peyrehorade et sa femme dans leur chambre; puis j'y fis porter la mariée.

« Vous avez encore une fille, leur dis-je, vous lui devez vos soins. » Alors je les laissai seuls.

Il ne me paraissait pas douteux que M. Alphonse n'eût été  
55 victime d'un assassinat dont les auteurs avaient trouvé moyen de s'introduire la nuit dans la chambre de la mariée. Ces meurtrissures à la poitrine, leur direction circulaire m'embarrassaient beaucoup pourtant, car un bâton ou une barre de fer n'aurait pu les produire. Tout d'un coup, je me souvins d'avoir  
60 entendu dire qu'à Valence des braves<sup>6</sup> se servaient de longs sacs de cuir remplis de sable fin pour assommer les gens dont on leur avait payé la mort. Aussitôt, je me rappelai le muletier aragonais et sa menace; toutefois, j'osais à peine penser qu'il eût tiré une si terrible vengeance d'une plaisanterie légère.

65 J'allais dans la maison, cherchant partout des traces d'effraction, et n'en trouvant nulle part. Je descendis dans le jardin pour voir si les assassins avaient pu s'introduire de ce côté; mais je ne trouvai aucun indice certain. La pluie de la veille avait d'ailleurs tellement détrem pé le sol, qu'il n'aurait pu  
70 garder d'empreinte bien nette. J'observai pourtant quelques pas profondément imprimés dans la terre; il y en avait dans

| 6. Des tueurs à gages.

deux directions contraires, mais sur une même ligne, partant de l'angle de la haie contiguë au jeu de paume et aboutissant à la porte de la maison. Ce pouvaient être les pas de  
75 M. Alphonse lorsqu'il était allé chercher son anneau au doigt de la statue. D'un autre côté, la haie, en cet endroit, étant moins fourrée qu'ailleurs, ce devait être sur ce point que les meurtriers l'auraient franchie. Passant et repassant devant la statue, je m'arrêtai un instant pour la considérer. Cette fois, je  
80 l'avouerai, je ne pus contempler sans effroi son expression de méchanceté ironique; et, la tête toute pleine des scènes horribles dont je venais d'être le témoin, il me sembla voir une divinité infernale applaudissant au malheur qui frappait cette maison.

Je regagnai ma chambre et j'y restai jusqu'à midi. Alors je  
85 sortis et demandai des nouvelles de mes hôtes. Ils étaient un peu plus calmes. Mlle de Puygarrig, je devrais dire la veuve de M. Alphonse, avait repris connaissance. Elle avait même parlé au procureur<sup>7</sup> du roi de Perpignan, alors en tournée à Ille, et ce magistrat avait reçu sa déposition<sup>8</sup>. Il me demanda la  
90 mienne. Je lui dis ce que je savais, et ne lui cachai pas mes soupçons contre le muletier aragonais. Il ordonna qu'il fût arrêté sur-le-champ.

« Avez-vous appris quelque chose de Mme Alphonse? demandai-je au procureur du roi, lorsque ma déposition fut  
95 écrite et signée.

– Cette malheureuse jeune femme est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle! tout à fait folle. Voici ce qu'elle conte :

« Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les  
100 rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra. Alors Mme Alphonse était dans la ruelle<sup>9</sup>

7. Officier de justice.

8. Déclaration, sous la foi du serment, de la personne qui témoigne en justice.

9. Espace libre entre le lit et le mur.

du lit, la figure tournée vers la muraille. Elle ne fit pas un mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand-peur, mais n'osa pas tourner la tête. Cinq minutes, dix minutes peut-être... elle ne peut se rendre compte du temps, se passèrent de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit en fit un, et elle sentit le contact de quelque chose de froid comme la glace, ce sont ses expressions. Elle s'enfonça dans la ruelle, tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un entra qui dit : « Bonsoir, ma petite femme. » Bientôt après, on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé. La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant et parut étendre les bras en avant. Elle tourna la tête alors... et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une espèce de géant verdâtre qui l'étreignait avec force. Elle dit, et m'a répété vingt fois, pauvre femme ! elle dit qu'elle a reconnu... devinez-vous ? La Vénus de bronze, la statue de M. de Peyrehorade... Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends le récit de la malheureuse folle. À ce spectacle, elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instants elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et le bas du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses bras son mari, sans mouvement. Un coq chanta. Alors la statue sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. Mme Alphonse se pendit à la sonnette et vous savez le reste. »

On amena l'Espagnol ; il était calme, et se défendit avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. Du reste, il ne nia pas le propos que j'avais entendu, mais il l'expliquait

135 prétendant qu'il n'avait voulu dire autre chose, sinon que le  
lendemain, reposé qu'il serait, il aurait gagné une partie de  
paume à son vainqueur. Je me rappelle qu'il ajouta :

140 « Un Aragonais, lorsqu'il est outragé, n'attend pas au len-  
demain pour se venger. Si j'avais cru que M. Alphonse eût  
voulu m'insulter, je lui aurais sur-le-champ donné de mon  
couteau dans le ventre. »

On compara ses souliers avec les empreintes de pas dans le  
jardin ; ses souliers étaient beaucoup plus grands.

145 Enfin l'hôtelier chez qui cet homme était logé assura qu'il  
avait passé toute la nuit à froter et à médicamenter un de ses  
mulets qui était malade.

D'ailleurs cet Aragonais était un homme bien famé<sup>10</sup>, fort  
connu dans le pays, où il venait tous les ans pour son com-  
merce. On le relâcha donc en lui faisant des excuses.

150 J'oubliais la déposition d'un domestique qui le dernier avait  
vu M. Alphonse vivant. C'était au moment qu'il allait monter  
chez sa femme, et, appelant cet homme, il lui demanda d'un  
air d'inquiétude s'il savait où j'étais. Le domestique répondit  
qu'il ne m'avait point vu. Alors M. Alphonse fit un soupir  
155 et resta plus d'une minute sans parler, puis il dit : *Allons ! le  
diable l'aura emporté aussi !*

Je demandai à cet homme si M. Alphonse avait sa bague  
de diamants lorsqu'il lui parla. Le domestique hésita pour  
répondre ; enfin, il dit qu'il ne le croyait pas, qu'il n'y avait  
160 fait au reste aucune attention.

« S'il avait eu cette bague au doigt, ajouta-t-il en se repre-  
nant, je l'aurais sans doute remarquée, car je croyais qu'il  
l'avait donnée à Mme Alphonse. »

165 En questionnant cet homme, je ressentais un peu de la terreur  
superstitieuse que la déposition de Mme Alphonse avait

| 10. De bonne réputation.

répandue dans toute la maison. Le procureur du roi me regarda en souriant, et je me gardai bien d'insister.

Quelques heures après les funérailles de M. Alphonse, je me disposai à quitter Ille. La voiture de M. de Peyrehorade devait  
170 me conduire à Perpignan. Malgré son état de faiblesse, le pauvre vieillard voulut m'accompagner jusqu'à la porte de son jardin. Nous le traversâmes en silence, lui se traînant à peine, appuyé sur mon bras. Au moment de nous séparer, je jetai un dernier regard sur la Vénus. Je prévoyais bien que mon  
175 hôte, quoiqu'il ne partageât point les terreurs et les haines qu'elle inspirait à une partie de sa famille, voudrait se défaire d'un objet qui lui rappellerait sans cesse un malheur affreux. Mon intention était de l'engager à la placer dans un musée. J'hésitais pour entrer en matière, quand M. de Peyrehorade  
180 tourna machinalement la tête du côté où il me voyait regarder fixement. Il aperçut la statue et aussitôt fondit en larmes. Je l'embrassai, et, sans oser lui dire un seul mot, je montai dans la voiture.

Depuis mon départ je n'ai point appris que quelque jour  
185 nouveau soit venu éclairer cette mystérieuse catastrophe.

M. de Peyrehorade mourut quelques mois après son fils. Par son testament il m'a légué ses manuscrits, que je publierai peut-être un jour. Je n'y ai point trouvé le mémoire relatif aux inscriptions de la Vénus.

190 P.-S. Mon ami M. de P. vient de m'écrire de Perpignan que la statue n'existe plus. Après la mort de son mari, le premier soin de Mme de Peyrehorade fut de la faire fondre en cloche, et sous cette nouvelle forme elle sert à l'église d'Ille. Mais, ajoute M. de P., il semble qu'un mauvais sort poursuive ceux  
195 qui possèdent ce bronze. Depuis que cette cloche sonne à Ille, les vignes ont gelé deux fois.

Prosper Mérimée, *La Vénus d'Ille*, 1837.